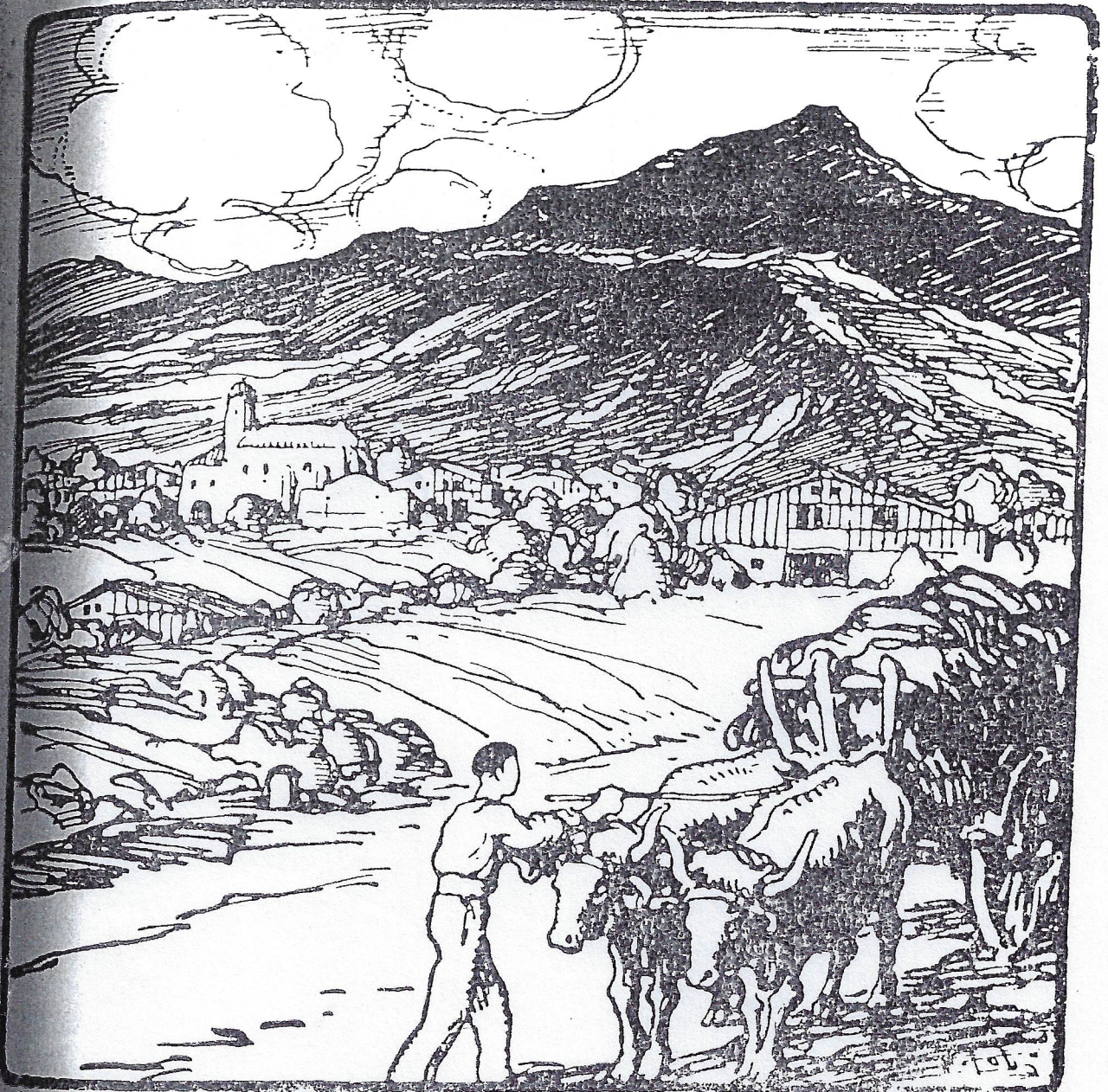


GURE HERRIA

Directeur-Responsable : G. EPPHERRE



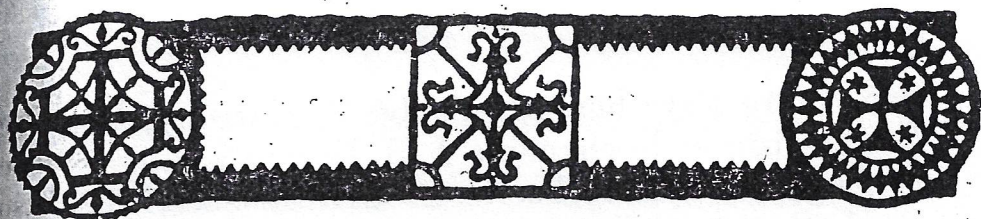
AURKIBIDEA

R. Laxalt. — Mon père était berger (suite) 257

L. Dassance. — Recherches sur la filiation du poète J.-B. Elisamburu 278

J. Fourcade. — Les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle et le prieuré de la Madeleine d'Otsanz 289

G. H. — Luis Ligueix koblakararien beste khantore bat 318



Les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle et le prieuré de la Madeleine d'Otsanz

Au cours d'une conférence faite à la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, qui en a publié le texte dans son bulletin n° 119 - 1968, nous avons étudié la route suivie par les pèlerins de Compostelle le long du littoral, de Bayonne à Hendaye, ainsi que leur étape au prieuré-hôpital de Zubernoà (1).

Ici, prenant à nouveau Bayonne comme point de départ, nous nous proposons de pénétrer avec les pèlerins à l'intérieur du Labourd, voire même de revenir à telle étape du littoral trop sommairement décrite dans notre communication antérieure, et de nous attarder au prieuré de la Madeleine d'Otsanz.

Bien d'autres ont, avant nous, abordé cette étude et nous courons le risque de ne faire figure que de compilateur. Pour limiter ce risque, nous veillerons à rendre à chacun le bien qui lui revient et à ponctuer de renvois tous les passages empruntés aux uns et aux autres. Toutefois, cela ne saurait nous suffire; aussi est-il juste que d'entrée nous mettions en exergue les noms des érudits à qui va le mérite d'avoir, les premiers, débroussaillé les vieux chemins qu'ensemble nous allons parcourir. Ce sont,

N. B. — Les numéros entre parenthèses renvoient à la bibliographie en dernière page.

162

dans notre Pays basque : l'abbé P. Haristoy, le chanoine C. Duvoisin et le chanoine J.-B. Daranatz, Louis Dassance et Eugène Goyheneche, le D^r Urrutibéhéty, Martin Elso et M. Perusquy dont le pseudonyme ne trompe personne. Nous ne prétendons pas faire œuvre totalement originale ; notre intention se borne à regrouper tous les souvenirs laissés par les pèlerins sur les chemins du Labourd, souvenirs épars dans de nombreuses communications faites depuis plus de cent ans, et à les présenter sous une forme synoptique.

Notre but est de projeter de-ci de-là quelques traits de lumière et, sur bien des points, d'éclairer davantage ces multiples chemins, voire même sentiers, qu'à leur gré les pèlerins empruntaient après Bayonne pour franchir les Pyrénées, hors du littoral.

Pour cela nous devons largement recourir à la toponymie puisqu'elle seule offre aujourd'hui un point fixe lorsque la source des archives, de celles du moins du haut Moyen-Age, a été tarie par des destructions successives.

Dans le temps notre étude sera centrée sur le XII^e siècle, qui marque, à la fois, l'apogée de la dévotion à saint Jacques, attestée par l'ampleur des pèlerinages à Compostelle (2) et de Vézelay qui l'anima dans le culte de sainte Marie-Madeleine (3). C'est, d'ailleurs, en 1137 que le duc d'Aquitaine Guillaume VIII mourut au cours d'un de ces pèlerinages (4).

Quant à notre base de départ, ce sera évidemment Bayonne — ou Lahonce — comme dans notre étude précédente. A partir de là, rebutés sans doute par la perspective d'avoir à patauger dans les abords fangeux des rivières, par exemple de la Nivelle et de l'Ouhabia, ou d'avoir à passer par des gués, par exemple celui de la Bidassoa (au XII^e siècle les ponts étaient des plus rares), des pèlerins préféreraient s'enfoncer dans l'intérieur du Labourd en dépit de sa nature sauvage.

Plusieurs chemins s'offraient à eux ; il est bien difficile de les distinguer tous, tellement ils étaient nombreux ; en outre, ils pouvaient s'entrecroiser et comporter des traverses ou des détours imposés par l'état du sol, surtout pendant la saison des pluies.

Les tracés que nous avons retenus pour notre cheminement, sont ceux qui apparaissent porteurs de vestiges ou d'indices incontestables constituant autant de jalons, mais la citation, qui suit, ne saurait avoir aucun caractère limitatif.

Ces itinéraires sont :

I. — Bayonne, haut d'Arrauntz et d'Ustaritz, Otsanz, Souraïde, Aïnhoa, Urdax ;

— Bayonne, Arcangues, Otsanz... Urdax ;

— ou après la traversée de l'Adour, en aval de Bayonne : Arbonne, Otsanz, Souraïde...

(Ces deux derniers itinéraires d'après la carte du P. Germain de Pampelune (5).

II. — Bayonne, Bidart ou Guéthary, Ahetze, Ibaron, Saint-Pée, Amots, Sare, Zagarramurdi, Urdax ;

ou Ibaron, Sare, Dantcharia, Elizondo, Pampelune.

III. — La transversale : Saint-Jean-de-Luz, Saint-Jacques de Serres (également accessible par le nord), Ibaron. ou, à partir de Dorrea (Ascain) le col d'Ibardin et Vera pouvaient être facilement atteints.

LA MADELEINE D'OTSANZ

Parmi ces étapes nous chercherons d'abord à restituer quelque prestige à cet antique prieuré de la Madeleine d'Otsanz, inconnu par le plus grand nombre parce qu'à l'écart des routes, à l'orée des bois d'Ustaritz, de Saint-Pée et de Souraïde, dans ce vaste « territoire d'Otsauntz » ainsi dit jusqu'à la Révolution (23).

Après avoir fait faire des fouilles sur les lieux, l'abbé C. Duvoisin publia, en 1841, une notice (6), dont l'intérêt majeur demeure dans la partie descriptive. Quant au reste, d'ordre historique, aucun document ne l'étaie ; tout ce que l'auteur avance ne repose que sur des légendes qu'il ne suffit pas de rattacher à la tradition pour leur donner force de vérité.

Aujourd'hui, nous ne disposons pas davantage d'un texte quelconque s'y rapportant directement. Par contre, nous bénéficions d'une source d'informations d'une richesse reconnue par tous les érudits en la matière : c'est l'ouvrage de l'abbé V. Saxer (3), aujourd'hui professeur à l'Institut d'Archéologie de Rome, qui a approfondi magis-

tralement le rayonnement de Vézelay ainsi que le culte de Marie-Madeleine en Occident. Ce que sa lecture nous a inspiré n'est évidemment qu'hypothétique ; si cependant nous osons en faire état, c'est que jusqu'ici la vérité ne revêtait aucune forme. Grâce à l'abbé Saxer il semble qu'elle puisse être entrevue.

Remarque préliminaire. Relevant d'un temps où il n'était d'orthographe que phonétique, le nom de ce prieuré se retrouve écrit Otxans, Otsanz, Oxans, Otsauntz, Oxance et même Oyhans. Sur l'ancien cadastre de Souraïde est indiqué Otxançaracobidea (le chemin vers Otsantz). Nous avons retenu Otsanz parce qu'il nous fallait bien choisir ! et aussi parce que cette consonance fait un parfait écho à la prononciation actuelle.

Pour situer sur la carte le prieuré et sa chapelle il convient de se porter au point de rencontre des communes d'Ustaritz, de Saint-Pée et de Souraïde. Deux routes permettent d'y accéder :

la plus pratique part de l'église de Souraïde ; de création récente, carrossable, elle mène jusqu'à 200 m. environ de la chapelle ;

la seconde, que préféreront les marcheurs, a son point de départ 5 km. 200. avant Saint-Pée sur la route de Bayonne par Arcangues, à la hauteur d'une petite construction en retrait, au bord de la route. Là un large sentier se détache, à gauche en venant de Bayonne ; il pénètre dans le bois d'Ustaritz à l'orée duquel, à environ 1 km. 500, il traverse une prairie et aboutit à Otsanzbeheria, à 20 m. de la chapelle.

Il est aussi pour les marcheurs un autre sentier plus long, mais encore plus pittoresque, à travers bois et landes : à partir d'Ustaritz il fait remonter presque jusqu'à sa source la petite rivière Haltzabaltza.

A Otsanzbeheria fut, à notre avis, l'antique prieuré ; nous le pensons parce que son architecture ne ressemble absolument pas à celle des fermes du pays, et parce que la disposition ainsi que les dimensions de l'intérieur permettent d'imaginer sa première utilisation : d'une part, le logement du prieur, de ses religieux ou laïcs et, d'autre part, l'accueil des voyageurs dans la grande salle, aujourd'hui

5

d'l
pa
nc
lo
in
bi

n
C
g

c
I
s

d'hui une étable. De fait, dans un mémoire rédigé en 1766 par l'Ordre des Prémontrés nous lisons: « les dortoirs de nos petites maisons ont rarement assez de chambres pour loger des religieux parce qu'il faut une bibliothèque, des infirmeries, un chauffoir commun et; au-dehors, des chambres d'hôtes ». (Arch. Nat. - G 9 pièce 11-12.)

Le prieuré possédait également Otsanzgaraya, à 300 mètres environ, dont il ne reste plus que des ruines, et Otsalarrea. De ces trois noms un radical commun fait surgir le loup, qui hantait les bois et les landes d'alentour.

Quant à la chapelle, ses ruines ne sont plus faites que de deux murs, hauts de 5 m. environ; distants de 8 m. et parallèles sur une longueur d'environ 10 m.; ils se rejoignent dans une courbe profonde de 5 m., le demi-cercle de l'abside. Ils ne sont plus percés que par une étroite fenêtre romane tandis que sur le côté opposé la poussée d'un arbrisseau a ouvert une large brèche. En 1841, l'abbé Duvoisin avait remarqué là « une fenêtre cintrée ». Le lierre a tout envahi et poursuit son œuvre de destruction en désagrégeant le mortier liant les pierres.

Dans le chœur de pieuses mains ont remis en place la table d'autel, un monolithe (1,25 m. \times 1,94 \times 0,22 m.) portant en son milieu, près d'un côté, un creux de 0,47 mètre \times 0,42 \times 0,05 m.), prouvant que la pierre fut consacrée. Jusqu'à la fin du Moyen-Age un sépulcre dans l'autel ne fut pas d'une prescription absolue; on ne peut donc déduire de son fait que cette pierre ne date pas de cette époque.

Le porche avait déjà disparu en 1841; des fouilles ont permis de déceler des tombes à l'intérieur de la chapelle et un cimetière à l'alentour. Selon la tradition locale, des chrétiens, parmi les premiers du Labourd, et même un évêque, y auraient été enterrés. Cette tradition est à rapprocher de la règle des Prémontrés (G 9 plus haut cité) selon laquelle les abbés ou les prieurs recevaient leur sépulture dans leur église ou leur chapelle.

P. Haristoy décrit (7) le site traversé par un joli ruisseau; il y vit trois jolis ponts de pierre, le canal d'un moulin, l'emplacement d'un ancien jeu de paume, ajoutant qu'en d'autres temps il y avait des propriétés célèbres

6

pour leur grande production de cidre expédiée par le port de Bayonne. A la vérité, nous n'avons pu repérer aucune de ces constructions. Toujours, selon la tradition, deux statues auraient été conservées pendant 20 ans à Harretchea et seraient actuellement dans l'église de Saint-Pée.

Au terme de cette description nous poserons la question fondamentale jusqu'ici sans réponse : celle de l'origine du prieuré et, donc, de la chapelle. Nous l'aborderons avec la prudence qui convient, et essayerons tout au moins d'apporter quelque lumière dans l'ombre du val d'Otsanz.

7
—
Au préalable, nous remarquerons que dans l'esprit de certains le mot « prieuré » évoque, peut-être, un vaste bâtiment où de nombreux religieux se consacraient à la prière, à l'exemple des moines dans un couvent. Au Moyen-Age il en était bien autrement. En fait, autour du prieur ne se groupait le plus souvent qu'une communauté, fort réduite, de frères, de donats, qui s'étaient donnés, voués au service du prieur dans ses diverses activités. Au haut Moyen-Age l'activité qui l'emporta fut la culture ; bien des prieurés jouèrent alors, et aussi bien plus tard, le rôle aujourd'hui dévolu aux fermes-pilotes. Lors de la grande dévotion à saint Jacques, à la fin du XI^e et au XII^e siècles les prieurés déjà en place s'adjoignirent une hôtellerie, un hôpital, tandis que d'autres se créèrent à l'initiative des Ordres hospitaliers.

Revenant à l'origine d'Otsanz, nous ferons, d'abord, la part de la légende.

Ce fut là le premier temple élevé dans le Labourd en l'honneur du vrai Dieu. Au cours des invasions des barbares les chrétiens y venaient prier ensemble à l'abri d'une forêt où ces derniers n'auraient pas osé pénétrer (6). Saint Léon serait même venu prier dans cette chapelle, qui aurait été la première entre l'Océan et Espelette (9-10). Comme toute légende peut inclure une parcelle de vérité, nous retiendrons de celle-ci l'évocation d'une origine des plus lointaines.

La toponymie a, heureusement, bravé le temps ; aujourd'hui, comme au cours des siècles, à la chapelle se rattache le nom de la Madeleine.

En suivant le culte de cette sainte, en tenant ce fil d'Ariane, nous espérons sortir du tunnel et déboucher au moins sur quelque lueur.

Il était déjà bien connu que sainte Marie-Madeleine était chère aux pèlerins, mais la raison en était peu expliquée ; il en est même qui voyaient en elle la protectrice des lépreux. Nous devons à l'abbé V. Saxer la justification la plus explicite : parce qu'à Béthanie elle avait reçu Jésus sous son toit, elle fut vénérée par les pèlerins « celle que Luc appelle la pécheresse, que Jean nomme Marie, celle-là même, nous le croyons, de laquelle au témoignage de Marc sept démons furent chassés » (Marie surnommée la Magdaléenne). Cette identification par saint Grégoire le Grand mit un terme aux variations des Pères de l'Eglise, du moins en Occident.

C'est l'abbaye de Vézelay, consacrée à sainte Marie-Madeleine en 1.050, qui inspira et propagea surtout au XII^e siècle la dévotion de cette sainte, « culte typiquement médiéval ». A l'exemple de Vézelay, tête de ligne de pèlerinages jacobites, de nombreuses fondations (églises, chapelles, autels, prieurés, hôtelleries et hospices) l'eurent pour titulaire au XII^e siècle, les pèlerins demeurant fidèles à la dévotion, qui les avait fortifiés lors de leur passage dans la « grande et très belle basilique », ainsi qualifiée dans le Guide du Pèlerin rédigé au XII^e siècle (11). Ce dernier mentionne également : 1^o à St-Léonard, près de Limoges, sur la route de Vézelay à Compostelle, la vénération dont les pèlerins entourent une relique de la bienheureuse Marie-Madeleine ; 2^o en la basilique de Compostelle l'autel, qui lui est dédié entre ceux de saint Jacques et du saint Sauveur.

A Burgos, sur le grand chemin des pèlerins, en la cathédrale il était avant 1230 une chapelle sainte Madeleine (12).

L'abbé V. Saxer a dressé un inventaire très détaillé des fondations magdaléniennes aussi bien à l'étranger qu'en France ; malheureusement, notre région pyrénéenne a assez peu bénéficié de ses investigations. Par contre, ayant fouillé le Sud-Est, il nous apprend que la sainte y

8

veille au passage des voyageurs sur des ponts, qui portent son nom, sur des rivières torrentueuses et aussi qu'elle les accueille dans ses chapelles près des cols alpins.

Il en est bien de même dans nos Pyrénées occidentales. Toutes les fondations, qui furent ou sont encore sous le vocable de sainte Marie-Madeleine sont, en effet, situées sur des chemins jacobites, par exemple au Pays Basque :

au Labourd :

— le prieuré d'Otsanz ;

— la chapelle d'Amots, près de Saint-Pée, que rien ne permet de dater ; elle est mentionnée dans les archives de Saint-Pée en 1701. Son origine reste aussi indéterminée que celle d'Otsanz ;

en Basse-Navarre :

— le prieuré et la chapelle de la Madeleine, près d'Ispoure, dont l'histoire se rattache à celle de l'abbaye de Lahonce, histoire que nous résumerons plus loin. L'église actuelle conserve une partie des murs et des portes de la chapelle gothique des XIII^e ou XIV^e siècles ;

— le prieuré-hôpital d'Osserain ;

— l'église actuelle d'Osserain ;

— le prieuré-hôpital de Laharraga à Saint-Palais et l'église actuelle du lieu ;

— la chapelle d'Orisson qu'un acte de 1251 inclut dans la « villa » Saint-Michel (7) ; son histoire est liée à celle de l'abbaye de Lahonce (9).

en Soule :

— la chapelle, qui domine Tardets, fait une exception à cette règle générale. Son vocable s'explique par le pouvoir protecteur attribué à sainte Madeleine, comme à sainte Barbe, contre les forces de la nature, telle la foudre, et qui lui a valu, durant la domination romaine et après un dieu païen, d'être implorée sur une hauteur. Une inscription gallo-romaine y atteste encore le culte de ce faux dieu.

Ignorant, le plus souvent, l'origine de ces fondations, nous avons eu la curiosité de confronter, d'une part, la carte (au Musée des Monuments français) des chemins de Saint-Jacques et de leurs sanctuaires magdaléniens créés

entre 1100 et 1146 ou existants déjà à cette époque (3). Il est remarquable que presque tous (24 sur 26) se trouvent dans des diocèses traversés par des chemins jacobites et presque toujours au bord même de ces chemins. Neuf de ceux-là passent par Vézelay.

L'étude des cartes dressées par deux érudits incontestés, E. Lambert (2) et R. de La Coste-Messelière, conservateur aux Archives Nationales et secrétaire de la Société des Amis de Compostelle, nous a confirmé dans cette même remarque.

En outre, nous avons situé toutes les églises sous le vocable de sainte Marie-Madeleine, qui ont mérité une notice particulière dans le Dictionnaire des Eglises de France - Région Pyrénées-Gascogne (14).

Sur 485 églises décrites dans cet ouvrage, il n'en est que 3 patronnées par sainte Madeleine; celles de :

— l'Hôpital d'Orion, bien connue, sur un chemin jacobite, entre Orthez et Sauveterre; édiflée au début du XIII^e siècle, près de l'hôpital du XII^e, patronné par sainte Madeleine;

— de Loudervielle dans les Hautes-Pyrénées; romane du XII^e siècle;

— de Mourvilles-Hautes dans la Haute-Garonne, du XIV^e.

D'autre part, selon l'Ordo de notre diocèse, sur 527 églises il n'en est que 8 à :

— l'Hôpital d'Orion, déjà cité;

— Osserain, où fut un prieuré au XII^e siècle;

— Saint-Palais, dont nous savons seulement qu'il y était un antique prieuré avec un hôpital comme à Utziat (9), sur le chemin jacobite très minutieusement décrit par le D^r Urrutibéhéty (15). Or ce prieuré d'Utziat, qui est mentionné en 1227 dans « Gallia Christiana » et en 1441 sous le nom de la Magdelene de l'Espitau, aurait été antérieur à l'hôpital d'Ostabat (7), datant lui-même du XII^e siècle (11).

Les autres églises de notre diocèse sont situées en Béarn, toutes également sur des chemins fréquentés par des pèlerins de Compostelle :

— Boumourt;

10

- Sauvagnon ;
- Mourenx, « Mourengs » cité par Marca en 1050 et dont l'église remonterait au XI^e ou XII^e siècle, au dire de l'érudit béarnais Constant Lacoste, de la S.L.A. de Pau ;
- Préchacq-Navarrenx, sur la route du Somport ;
- Urdos, à l'approche de ce col et, donc, du célèbre hôpital Sainte-Christine, qui aurait été fondé à la fin du XII^e siècle.

Entre 1135 et 1140 le curé de Morlaàs fondait en son église un autel sainte Madeleine et, en ce XII^e siècle, Oloron possédait un sanctuaire sous le même vocable.

Par Ph. Veyrin nous apprenons l'existence d'un hôpital à Sainte-Engrâce, en Soule, primitivement appelé Sainte-Madeleine d'Urdaix ; sans doute, faut-il le distinguer de l'église qui fut fondée vers le milieu du XI^e siècle par des Augustins, qui la dédièrent à Sancta Gracia.

La date de la fondation de chacune de ces églises n'a pu être encore exactement déterminée, mais il est remarquable que le XII^e siècle s'inscrit chaque fois que cette date est connue.

Hors de ces églises, il est, au Labourd, d'autres témoignages de la dévotion à sainte Madeleine, par exemple :

— la chapelle de Bidart, détruite lors de la prise du village par le général Hope au mois de novembre 1813 ; elle fut reconstruite en 1820. Bien qu'à l'évidence elle soit d'origine votive — un cimetière de marins, dit-on, la jouxtait — il est vraisemblable que son vocable reflète le passage des pèlerins à travers le village, fait attesté par la statue de saint Jacques figurant dans l'église et dont nous parlerons plus loin ;

— en la cathédrale de Bayonne, une chapelle sainte Madeleine fut édiflée dans le chœur au début du XVI^e siècle, proche de celle de saint Jacques, dont une très belle statue du XIII^e siècle orne la porte de la sacristie (16) ;

— en l'église de Saint-Pée, l'autel aujourd'hui de saint Joseph était au XVII^e siècle dédié à sainte Madeleine, ce qu'établit le registre des décès, des services et des dons faits en cette occasion. L'autel de la Sainte Vierge est

11

dominé par un panneau polychrome auquel nous nous reporterons dans notre étude sur cette église ;

— à Urrugne, dans une des sculptures du XVI^e siècle, qui ornent le portail Sud, dans l'angle opposé à celle de saint Jacques, figure une Madeleine, étendue, recouverte par une longue chevelure, au pied d'une croix : devant elle un vase de parfum ;

— à Fontarabie (si proche que c'est à peine nous égarer de... notre sujet) il était dans les temps anciens, un peu en retrait du port, une chapelle Sainte-Marie-Madeleine, qui a donné son nom au quartier dit aussi bien aujourd'hui de la Marina ou de la Madalena. Sur un plan de 1638 (17) elle est même indiquée comme « basilica ». Peu à peu abandonnée, elle fut démolie en 1925 et, à sa place une maison a été édifiée, mais la statue de la sainte, qui y était honorée, a été transférée dans la nouvelle église, qui a conservé le même vocable, près du port.

Lorsqu'après la prise — très éphémère — de la ville par François 1^{er} en 1521 Charles-Quint fit élever des remparts, l'un des bastions, qui les flanquaient, reçut le nom Sainte-Madeleine (18).

De ce recensement nous croyons pouvoir extraire deux enseignements :

1^o la plupart des églises ou des chapelles consacrées à sainte Madeleine, et dont l'origine a pu être établie, remontent au XII^e siècle ;

2^o très rares dans la région Pyrénées-Gascogne, toutes se retrouvent au Pays Basque et, à l'exception d'une seule (Tardets) sur des chemins jacobites.

Nous voilà donc revenu à ce XII^e siècle, qui fut l'âge d'or et du culte magdalénien et des pèlerinages de Compostelle via Vézelay ; nous nous y attarderons un peu avant de nous arrêter à Otsanz.

Comme il est bien connu, c'est au cours de ce siècle que les Ordres religieux essaimèrent des prieurés dans notre région, tous à fonction hospitalière, même s'il en fut qui se consacrèrent auparavant au défrichement et à la culture.

Les Bénédictins qui, en 1141, avaient déjà un prieuré magdalénien à Veyrières, près de Mont-de-Marsan (3),

12

furent les premiers à prendre pied au Pays basque ou à ses abords. Dès le X^e siècle, ils avaient fondé l'abbaye Saint-Jean-de-Sordes (mentionnée dans le Guide du Pèlerin); ils rayonnèrent chez nous à partir de leurs abbayes de Lahonce et d'Arthous (1100-1150) que, vers 1160, ils transmirent aux Prémontrés de l'abbaye de la Case-Dieu du diocèse d'Auch. Dans un mémoire (Arch. Nat. - G.9) de 1770, celle-ci s'intitule « la mère de toutes celles de la Gascogne, de la Guienne et du royaume d'Espagne ». A cette date il n'y est plus d'ailleurs que six religieux prêtres, les autres desservant les neuf cures de sa dépendance. Primitivement, en effet, les Ordres nommaient aux cures de leurs fondations, privilège qu'ils conservèrent même après l'extinction de leur première activité locale.

C'est ainsi que l'abbaye d'Urdax, fondée par la Case-Dieu, à la fin du XII^e siècle, avait institué un vicariat à Ainhoa, dans ce village où les pèlerins pouvaient se reposer avant d'aborder la montée de Velate (19). Quant au prieuré de Souraïde — étape la plus proche — il dépendait des Prémontrés d'Arthous (16). Cette disparité d'appartenance ne facilite guère une réponse à la question de savoir à qui revient la fondation d'Otsanz. Le seul indice en faveur des Prémontrés est dans le fait qu'ils avaient mis sous le vocable de sainte Marie-Madeleine leur prieuré de la Madeleine (d'Ispoure) ainsi que la chapelle d'Orisson.

Mais nous nous garderons bien de pénétrer davantage dans la Basse-Navarre, sur ce terrain que notre ami, le D^r Urrutibéhéty, s'est à juste titre approprié par des études et un savoir inégalables (20).

Notre dissertation, qui a pu paraître longue, sur le culte magdalénien, nous a conduit au rappel de l'expansion des Prémontrés au moyen-âge, ce que d'aucuns pourraient juger superflu. Et, cependant, c'est bien par l'enchaînement de ces deux données historiques que nous avons cherché à percer le mystère qui, au-delà de la légende, entoure encore l'origine d'Otsanz. N'ayant d'autre certitude que le vocable de ce prieuré, nous espérons avoir démontré, sans pour autant avoir convaincu, que selon toute vraisemblance, ce dernier a été fondé au plus tard au XII^e siècle, qui connut à la fois l'apogée de Vézelay,

celle des pèlerinages de Compostelle ainsi que de l'emprise régionale des Prémontrés. Ces trois faits corroborent la toponymie, le nom conservé par le prieuré d'Otsanz à travers les siècles.

N'y a-t-il pas là plus qu'une hypothèse? Aussi solidement bâtie que celle-ci puisse paraître il en est, toutefois, deux autres qui, a priori, ne sont pas à écarter.

Otsanz devrait sa fondation, avant même le XII^e siècle, soit à un Ermite, soit à des Bénédictins, qui, dès le haut Moyen-Age, aimaient se consacrer au défrichement des terres boisées ou incultes.

Selon la tradition encore bien vivante à Saint-Pée, il est dans l'église paroissiale un souvenir de la chapelle d'Otsanz, qui à nos yeux revêt le plus vif intérêt : c'est un panneau, une sculpture sur bois polychrome, où sainte Madeleine est représentée dans un mouvement de genuflexion en face d'une croix. Un vase de parfum est près d'elle; au centre de cette figuration l'artiste a mis en évidence un crâne, ce signe constant de la vie des ermites dans la méditation.

Or, la première moitié du XII^e siècle connut un engouement pour la vie érémitique, qui est le trait le plus caractéristique de la dévotion magdalénienne (3). Selon la tradition de l'époque, reprise dans des écrits même au XIV^e siècle, la sainte serait venue faire retraite et pénitence, pendant 30 ans, au désert, dans une grotte près de Marseille, à la Sainte-Baume, ce qui lui valut des grâces par surabondance. Elle devint évidemment la parfaite patronne des ermites et de nombreux ermitages furent placés sous sa protection, dont, au XII^e siècle, celui de la Sainte-Baume.

Pour être moins épais que les forêts de Citeaux et de la Grande Chartreuse, les bois de Saint-Pée et d'Ustaritz n'en procuraient pas moins l'isolement propice à une vie évangélique. Sur la route des pèlerins nous rencontrons, par exemple, saint Jean l'Ermite, qui dans la forêt d'Oca, du diocèse de Burgos, choisit pour s'installer un endroit terrible où les voleurs avaient leur repaire et tendaient la nuit des embuscades aux voyageurs pour les dépouiller et

14

en massacraient un grand nombre. Là, il entreprit de construire un oratoire (2).

Il n'est donc pas invraisemblable que le caractère sauvage du site d'Otsanz ait inspiré une fondation de ce genre de même qu'en 1846 les trappistes de l'abbaye de la Melleray envisagèrent un moment d'y installer une communauté (cf. « Gure Herria », 1923, où l'abbé J.-B. Daranatz reproduit une très intéressante photographie de la chapelle).

L'artiste, auteur du panneau du XVIII^e siècle de l'église de Saint-Pée s'est-il inspiré d'une tradition lorsqu'il a mis un crâne au centre de son œuvre? C'est possible, sans plus. A ce propos, il est curieux de remarquer qu'aux pieds de la Madalena de l'église de Fontarabie (plus haut mentionnée) l'artiste a fait aussi figurer un crâne.

Quant à l'intervention première des Bénédictins, on peut l'admettre parce que plusieurs de leurs prieurés avaient choisi le vocable de sainte Marie-Madeleine (exemple Veyrières, plus haut cité), mais il est étonnant qu'aucun texte n'en fasse ici mention.

15
—
En faveur de toutes ces suppositions ne plaident que la toponymie et que la « très haute antiquité », antérieure au XII^e siècle (?), attribuée par la tradition; pour notre part nous pensons qu'il n'est pas présomptueux de faire ressurgir Otsanz de l'ombre médiévale au XII^e siècle, qui connut aussi la fondation d'un hôpital au Béarn, sur le chemin d'Ossau, à Miey-Haget (au milieu des forêts) sous la dépendance des Augustins de Sainte-Christine (14). Par corruption ce nom béarnais est devenu Mifaget dont l'église demeure sous le patronnage de saint Michel, autre protecteur des pèlerins.

Beaucoup seront déçus par les multiples points d'interrogation qui ponctuent cette étude; nous serons, du moins, heureux d'avoir ouvert les voies parmi lesquelles d'autres plus érudits et mieux documentés pourront discerner celle qui mène au but.

Quoiqu'il en soit, nous ignorons tout de l'activité et des services rendus par le prieuré sainte Marie-Madeleine

d'Otsanz jusqu'au XVII^e siècle. Par la suite nous savons seulement que :

— en 1661 s'y trouvent des fonts baptismaux (6). Arch. comm. d'Ustaritz ;

— en 1691, Jean Darnague, curé de Souraïde, prieur d'Otsanz, trouve « la chapelle Sainte-Madeleine par terre, une métairie brûlée, l'autre en ruine, la moitié d'icelle maison aussi par terre. Les terres, sans culture, étaient devenues des landes couvertes de ronces. Ce prieur a relevé la chapelle, mis en valeur les métairies et clos, les terres ont été bonifiées et chaulées » (16).

Quand et par qui la chapelle fut-elle mise par terre ? par Philibert de Châlon en 1523 ? ce semble bien loin de 1691 ! Ne fut-ce pas plutôt le fait des bandes espagnoles qui, au cours du XVII^e siècle pénétrèrent fréquemment dans les villages proches de la frontière et contre qui la France, occupée ailleurs, ne pouvait sévir.

En 1853, à l'occasion d'un procès (Arch. de Saint-Pée) des « vieillards témoignent que le chemin d'Oxanz-bidachumia existait dans un temps reculé pour servir seulement de passe à une procession que les habitants de la commune faisaient annuellement le jour de la Madeleine à une chapelle où plusieurs communes se réunissaient le même jour ».

Cette évocation d'un temps reculé permet d'attribuer ce dernier pour le moins au siècle précédent. De fait, les registres des délibérations d'Ustaritz mentionnent qu'à cette époque on allait à la Madeleine depuis Ustaritz, Souraïde et Saint-Pée pour demander soit la pluie, soit le beau temps. Cette dévotion n'est pas éteinte ; la paroisse de Souraïde y fut encore en 1968 après avoir convié les paroissiens de Saint-Pée les plus proches du prieuré c'est-à-dire du quartier de Hergaray.

Nous inspirant de l'histoire du prieuré-hôpital de Zubernoia nous pensons que l'activité d'Otsanz se déploya au XII^e siècle, au moins, jusqu'au XV^e ou XVI^e siècle, puisqu'elle alla en déclinant et finit comme annexe du prieuré-cure de Souraïde.

Le 18 juillet 1792, lors de la vente des biens d'église « il fut adjugé au sieur Jean Larre, marchand d'Ustaritz,

16

les fonds en pleine propriété et jouissance de la maison d'Ossangaray avec la chapelle et dépendance, 4 arpents de terres et labours, 1 arpent en taillis, 2 arpents et demi de hautin, 2 arpents et demi de verger et 1 arpent de terres en friche; ensemble, une autre métairie appelée Otzandehère avec un jardin, 3 arpents de prés, 8 arpents de terres et labours, 2 arpents et demi de verger, 1 arpent de terre en taillis, le tout situé dans les municipalités de Saint-Pée et d'Ustaritz, moyennant la somme de 18.100 livres...

... Avant la Révolution, le curé de Souraïde jouissait d'un prieuré dont les biens consistaient dans une petite chapelle et de deux métairies, le tout situé dans les communes de Saint-Pée et d'Ustaritz » (extrait de la séance du Conseil de Préfecture du 28 avril 1824 à Pau).

Pareil déclin est en liaison directe avec celui des abbayes de la région, lié lui-même à celui de la popularité des pèlerinages particulièrement net à partir du XVII^e siècle.

En 1770, une commission des Prémontrés fut invitée à recenser leurs biens (Arch. Nat. dossier G9); elle nota que :

— l'abbaye d'Arthous, du diocèse de Dax et de la circonscription de Gascogne ne disposait plus que de 5 religieux, d'un novice et de 3 cures en dépendant : Hastings (diocèse d'Acqs), Pagolle (diocèse d'Oloron), Subernoia (diocèse de Bayonne); plus une ferme, quelques terres et un revenu de 6.000 livres;

— celle de Lahonce, du diocèse de Bayonne et circonscription de Gascogne; 4 religieux prêtres et novices, les cures de: Lahonce, Mouguerre avec son annexe de Birouette (?), Urcuit, Behaune avec son annexe de Saint-Martin, la Magdeleine avec son annexe de Saint-Laurent d'Ispoure, plus deux métairies, quelques terres et un revenu de 5.135 livres;

— celle de Lacazedieu, du diocèse d'Auch — même circonscription de Gascogne; un prieur avec 5 religieux et un novice, plus 9 cures (non désignées), 4 métairies, quelques terres et vignes et un revenu de 4.341 livres.

Les archives d'Urdax ont, hélas! disparu au cours

de l'incendie, qui ravagea le monastère lors de son saccage par les troupes françaises en 1793. Peut-être nous eussent-elles apporté quelques précieuses indications sur la dépendance d'Otsanz?

Mais le fait est là qui nous donne mauvaise conscience en face de la pierre d'autel et des murs dégradés par le lierre lorsque notre pensée se reporte vers le culte dont cette fondation fut le centre. Les paroissiens des environs continuent à accrocher à ces vestiges leur vénération pour sainte Madeleine; ne leur devons-nous pas autant qu'à leurs ancêtres d'arracher cette chapelle à l'emprise du temps et de lui rendre son toit, son porche, son sol dallé? L'œuvre à entreprendre est grande, mais elle est si passionnante qu'elle a déjà trouvé un animateur en notre ami, Eugène Goyheneche. Grâce à lui, un premier déblaiement a été fait par des jeunes, des fouilles ont commencé sous l'égide de la Direction des Antiquités et, ce qui est d'un intérêt capital, la commune d'Ustaritz est en voie d'acquiescer le terrain sur lequel se dressent les ruines ainsi que ses alentours. Une association des « Amis d'Otsanz » est en cours de création; elle répondra, enfin! au vœu exprimé en 1923 par le chanoine J.-B. Daranatz: « cet antique sanctuaire ne trouvera-t-il pas un pieux restaurateur »? et il ajoutait: « comme aussi la chapelle du Saint-Esprit sur la Rhune » (ce qui est une autre histoire!)

Cette association ne manquera certainement pas de bénéficier du concours du Conseil Général. Quant aux communes limitrophes, Saint-Pée et Souraïde, elles auront sans doute à cœur de participer généreusement à une œuvre bien conforme à leurs traditions religieuses et qui, en outre, leur permettra d'offrir aux vacanciers un nouveau but de promenade. L'exemple de la reconstruction de l'oratoire sur le mont du Calvaire, à Urrugne, aussitôt des plus fréquentés, doit encourager tous ceux qui voudront bien concourir à réanimer l'antique prieuré Sainte-Madeleine.

SUR LES CHEMINS JACOBITES

Il est temps que, maintenant, nous reprenions les chemins indiqués au début de cette étude. Pour chacun nous

18

mentionnerons les vestiges jacobites appartenant au passé ou encore en place et nous éviterons de nous répéter, car il en est que nous avons déjà eu à évoquer. A partir d'ici nous nous attacherons à regrouper — étape par étape — tout ce qui, à notre connaissance a été écrit et à établir une synthèse qui facilitera le travail des néo-jacobites.

BAYONNE

En la cathédrale, ornant le porche de la sacristie, se remarque une très belle statue de saint Jacques, du XIII^e siècle. Dans le chœur il était, avant 1501, une chapelle de la Madeleine opposée à celle de saint Jacques (16).

L'histoire de l'hôpital Saint-Nicolas, hors les murs, se relie également à ce saint ; nous y reviendrons plus loin.

En 1603, une frérie de saint Jacques est instituée. Comme dans toutes ses semblables la condition d'admission était d'avoir accompli le pèlerinage de Compostelle ; cette année-là 85 membres assistent à sa procession. En 1604, ils sont 143 (Arch. Comm. GG217).

USTARITZ

19
—
Pour la première fois son église Saint-Vincent est citée, en 1194, dans le dénombrement des biens de l'église de Bayonne (16). Sans doute, fut-elle remplacée par une autre plus grande à une époque inconnue mais pour une raison facile à imaginer : un dommage de guerre. En 1861, celle-là devenue très vieille commençant à s'écrouler, l'église actuelle fut édiflée (23).

D'après le témoignage d'un archéologue, Cénac Moncaut, qui l'examina en 1857, cette église, de style gothique, « portait des traces évidentes du XIV^e et peut-être même du XV^e siècle ». Il nous intéresse particulièrement d'apprendre par ses historiens, Louis Dassance et Eugène Goyheneche, qu'en 1552 un autel Saint-Jacques s'y offrait à la dévotion des pèlerins.

Au-delà, sur la route de Larressore, près de la Nive, le domaine toujours dit « Ospitalia » et, un peu à l'intérieur des terres, sur le chemin qui, par Legagnoa, conduit à Souraïde, la maison « Pelerinia » sont autant de jalons sur des chemins jacobites.

SOURAÏDE (ou Gostoro)

Le curé actuel de la paroisse, M. l'abbé Jean Haristoy, a entrepris, en 1967, une très belle restauration de son église Saint-Jacques. Ces travaux ont heureusement permis de distinguer la partie la plus ancienne de celles qui furent ajoutées pour l'agrandir, au cours des siècles. Les murs ayant été décrépés, la très nette différence des mortiers et des joints apparents a décelé trois constructions en trois époques. La partie la plus ancienne n'avait que 12 m. environ de long et 5 m. de haut ; ce fut certainement, à l'origine, la chapelle du prieuré, qui dépendait d'Arthous ; elle peut être datée du XII^e siècle. Ces dimensions, la forme du chœur ainsi que de la façon des ouvertures semblent l'apparenter à la Madeleine d'Otsanz, comme le remarque l'abbé J. Haristoy dans une brève notice historique à l'usage de ses paroissiens. Il y signale également la découverte, faite par hasard au cours des travaux, de fonts baptismaux, qui étaient encastrés dans l'épaisseur d'un mur. Ils se présentent sous la forme d'une grande cuve creusée dans un bloc de pierre sur un piédestal — du XI^e ou du XII^e siècle, semble-t-il, par son style roman.

Le même atelier n'aurait-il pas œuvré à Souraïde et à Otsanz ? Si non, quel est le sanctuaire qui serait antérieur à l'autre ?

Quant à la très belle statue de saint Jacques, qui trône au haut du rétable de l'église, drapé dans une « pèlerine » constellée de coquillages, son équipement de pèlerin la daterait du XVII^e siècle. Les Prémontrés avaient alors cessé de jouer un rôle actif, mais ils continuaient à nommer à la cure (16) et le curé de Souraïde conserva longtemps le titre de prieur d'Otsanz, comme il ressort du registre des baptêmes de Saint-Pée (arch. comm.) :

— en 1639, Petrus de Amots Urruty, « prior de Çuraïde », est parrain ;

— en 1641 et 1644, Joanes de Moleres, « prior de Çuraïde », est parrain ;

— en 1713, Jean Darnague certifie une publication de mariage, « prieur de Souraïde » (Arch. de Saint-Pée).

L'abbé Menta, curé de Saint-Pée, de 1871 à 1906, a relevé parmi les biens de l'église vendus en 1792 la pré-

20

bende d'Otsanzbehere du ci-devant prieuré de Souraïde. Comment et quand cette prébende a-t-elle pu échoir à la cure de Saint-Pée? C'est encore à établir.

En face de la primitive chapelle était le prieuré proprement dit, très belle et vaste demeure de pur style labourdin; après avoir servi de presbytère jusqu'en 1943, elle a fait l'objet d'une restauration du meilleur goût et abrite aujourd'hui la Mairie.

Autres vestiges puisés dans la toponymie :

— les maisons Gostoro-garaya et Gorosto-beheria, anciennes dépendances du prieuré, comme il semble prouvé par leurs noms ;

— une halte de pèlerins au col de Pinodieta, sur la route du relais d'Aïnhoa. D'après M. l'abbé J. Haristoy, il y avait là, en 1245, un « hospitale Paradisi ». La carte de Cassini, de 1772, repère, au haut de la côte qui, à partir du village, monte à ce col, deux maisons « Parabitaina » et « Paraitania », aujourd'hui disparues, mais qu'une corruption rapproche étrangement de « Paradisi ».

AINHOA ET URDAX

Notre ami, Martin Elso, a fait de ce relais et de ce monastère une si pertinente et complète étude, dans le cadre des pèlerins de Compostelle, que nous ne saurions rien y ajouter (19).

ARBONNE

Le nom d'Arbonne est mentionné dans le cartulaire de Bayonne en 1186 ; un vicaire y résidait, qui dépendait du curé d'Ahetze, ces deux villages ne formant qu'une seule paroisse. Notre intérêt se portera, plus loin, sur Ahetze, riche en souvenirs jacobites, dont il n'est ici nulle trace.

BIDART

Son nom est cité au XII^e siècle dans le « Livre d'Or de Bayonne ». En 1249, il n'y était qu'un chapelain. Une statue de saint Jacques portant l'habit des pèlerins et, à dire d'expert (R. de La Coste Messelière), du XVII^e siècle, est exposée dans l'église ; elle est le seul, mais très beau témoignage authentique qui reste du passage des pèlerins. A la même époque, en 1603, la paroisse enregistrait une confrérie de Saint-Jacques (25).

21
—

Mar
M.
au
d'hu
« K
foui
de l
le r
de

l'hi
égli
le
jac
de-
Asc

a s

lei
col
qu
Ap
rir
lu
co
ca
ce
pè
M
la

de
qu
N
il
sa
de

Sur la carte de Cassini figure une chapelle Sainte-Marie (Sancta Maria sur une carte plus ancienne, selon M. J. Mesnard, de Bidart) ; rien n'autorise à la rattacher au fait jacobite. Sur son emplacement se trouve aujourd'hui un bâtiment agricole appartenant à la maison « Kapera ». Il en reste des fondations et, au cours de fouilles, on a découvert trois chapelets ; ce ne sont là que de bien faibles indices et l'on n'en sait pas davantage. Pour le reste, il n'est qu'à se reporter à l'histoire très complète de la paroisse publiée par M. Perusqui (24).

GUÉTHARY

Le même Pérusqui, à qui nous devons également l'histoire de ce village (26), croit qu'il y avait ici une église au XII^e siècle, peut-être n'était-ce qu'un oratoire sur le chemin de Compostelle, au carrefour des deux voies jacobites, l'une descendant par Brikitenia vers Saint-Jean-de-Luz, l'autre passant par Laharraga et Ahetze vers Ascain, Dantcharia ou Sare.

Pour notre part nous retiendrons surtout que l'église a saint Nicolas pour patron.

Usant de la même méthode que pour sainte Madeleine, nous partirons donc de ce vocable pour établir et confirmer le rapport de ce saint avec les pèlerinages ainsi que l'origine de la fondation de ce lieu de culte. Angel de Apraiz a publié une étude sur « saint Nicolas et les Pèlerinages » (27), qui facilite grandement notre travail ; nous lui emprunterons largement et très particulièrement sa conclusion : « je considère saint Nicolas comme un saint caractéristique de la culture générale des pèlerinages parce qu'il est vénéré dans les pays les plus parcourus par les pèlerins. En Occident ce culte (à saint Nicolas, évêque de Myre) s'est introduit par l'Italie où on le signale avant la translation du saint à Bari, en 1087 ».

Parce qu'il intervint miraculeusement dans le salut de trois enfants, un culte lui est voué dans l'Est au point que sa fête éclipse presque pour les tout-petits celle de Noël ; parce qu'au cours d'un voyage en mer par ses prières il apaisa une tempête, les marins aimèrent se mettre sous sa protection. Angel de Apraiz cite sur la côte cantabrique de nombreux petits ports où ce culte demeure attesté par

22

le vocable de l'église. En Bretagne, on ne compte pas les églises, chapelles ou oratoires qui lui sont dédiés; des communes même portent son nom, par exemple Saint-Nicolas-du-Pelem (C.-d.-N.), St-Nicolas-de-Redon (I.-et-V.)

Parce qu'enfin il se rendit d'Asie Mineure en Palestine il mérita l'imploration des pèlerins et des voyageurs confiants en sa protection. Et maintenant que saint Christophe a perdu sa place dans le nouveau calendrier liturgique n'est-il pas indiqué pour recueillir la faveur et le culte des automobilistes en danger constant?

Pour ne pas déborder le cadre de notre étude nous ne retiendrons que les fondations qui lui sont dédiées sur les chemins jacobites; elles sont très rares.

Dans la région « Pyrénées-Gascogne » (14) il n'est que trois églises, celle de Guéthary, unique dans le diocèse, et une parmi celles de Toulouse, du XII^e siècle (comme la précédente) et à Surba près de Tarascon-sur-Ariège. En ce dernier lieu, sur la route de l'Hospitalet les voyageurs trouvaient un hâvre de repos dans un prieuré du XII^e.

23
—
La conjonction de ces dévotions, celles des marins et des pèlerins, pourrait rendre difficile de distinguer celle qui l'a emporté dans le choix du vocable de l'église de Guéthary si nous n'avions bien des raisons pour l'expliquer par le fait de Compostelle. Il serait facile d'éluider la question en confondant les marins, éternels voyageurs, et les pèlerins qui empruntaient la voie maritime sur une partie de leur parcours, par exemple d'Angleterre ou de Bretagne jusqu'à Soulac ou à Blaye. Nous ne tomberons pas dans cette facilité.

Outre que le nombre des marins de Guéthary et l'activité de ce petit port ne nous paraissent pas justifier le patronage de l'église, il est remarquable que dans notre diocèse tous les Saint-Nicolas se rapportent au culte des pèlerins. Ce sont :

— à Bayonne, avant 1194, l'hôpital, qui était à Saint-Léon (sur l'emplacement actuel du terrain de sports). Tenu par des religieux (prieur, chapelain, servants), il était ouvert aux malades, aux pèlerins et aux voyageurs (28). Démoli par le Génie en 1689, il fut transféré

dans la maison Dagourette, c'est-à-dire ici même, au Musée basque ;

— avant 1501, dans la nef de la cathédrale, une chapelle Saint-Nicolas (16) ;

— à Labastide-Clairence, en 1356, institution d'une confrérie (16) ;

— en Basse-Navarre, près d'Ostabat, suprême témoignage, l'hôpital d'Harambels et sa chapelle, un des plus antiques prieurés de la province, signalé sous ce vocable dès le XI^e siècle. Ce dernier a été trop étudié par de nombreux érudits (P. Haristoy, J.-B. Daranatz et, le plus récent, le D^r Urrutibéhéty) pour que nous osions ajouter le moindre grain à leurs doctes moissons ;

— à Sare, la chapelle Saint-Nicolas ; déplacée au XIX^e siècle, de temps immémorial à l'angle où se rejoignent la route d'Istillart et un petit chemin qui descend de Lehenbiscay (29). Quoique la tradition en explique l'origine par le vœu de marins en péril, il est à remarquer qu'elle se situe sur un des chemins suivis pour la traversée des Pyrénées et qui rejoint celui de Pampelune par Saint-Nicolas d'Olagüe et d'Enderiz (Angel de Apraiz dixit).

La statue de saint Nicolas, en bois polychrome, provenant de cette chapelle est aujourd'hui au Musée basque.

— Outre-monts, encore sur la route de Compostelle :

— à Fontarabie, le long du littoral, la vieille rue Saint-Nicolas, qui part du château de Charles-Quint et aboutit à la porte du même nom ; elle ouvre un passage à travers les remparts, près du bastion, du même nom, construit vers 1540 ;

— à Pampelune, une paroisse Saint-Nicolas ;

— à Estella, un hôpital ; l'Ayuntamiento conserve un de ses chapiteaux du XI^e siècle ;

— à Burgos, en la cathédrale deux chapelles, l'une dédiée à saint Nicolas, l'autre à sainte Madeleine ;

— à Compostelle, il était au XII^e siècle, en la basilique, un autel de saint Nicolas auprès de la porte de France (11) ; elle a disparu pour laisser place à un passage.

Tant de témoignages plaident sans aucun doute en faveur du Saint-Nicolas de Guéthary imploré par les pèlerins.

24

Considérant ce point comme acquis, nous reviendrons à la route qui passe par Laharraga, jalonnée par deux croix entre l'église et cette maison, sur la carte de Cassini. Ce nom de Laharraga qui se retrouve à Saint-Palais n'a pas échappé au D^r Urrutibéhéty, qui eût aimé pouvoir déduire quelque information de cette coïncidence. Hélas ! rien ne permet d'établir un lien quelconque entre ces deux toponymes. Grâce à M. l'abbé Roland Moreau, nous savons seulement, par un ancien propriétaire, qu'au dernier siècle Laharraga était une maison de retraite pour prêtres âgés. La disposition intérieure le prouvait bien. Une chapelle, déjà alors en ruines, fut démolie par les occupants ultérieurs ainsi qu'un superbe portail dont une pierre portait la date de 1557. Mais quid avant cette date ?

Le dernier témoin jacobite nous est « Denis, petit pèlerin de Châlons-sur-Saône, âgé de 76 ans, décédé le 17 avril 1742 » inscrit dans le registre des décès (26). Pour venir jusqu'ici il dut suivre l'itinéraire jacobite alors en faveur, passant par Valence, Arles et Toulouse ; aussi restons-nous béats d'admiration en face de la résistance d'un homme de cet âge, en face de sa volonté alimentée par une foi sans limite. Et cette leçon nous rend bien modestes en ce XX^e siècle dit de progrès, où la foi décline tandis que domine la loi du moindre effort !

AHETZE

Ce village (villa) est mentionné en 1083 dans le Livre d'Or. Saint Jacques se présente en son église sous la forme d'un véritable joyau, une très belle statue du XVI^e siècle, en bois rutilant de dorures, au haut de l'abat-voix.

D'autre part, sur le panneau sculpté du devant d'autel figure le Christ entre deux pèlerins d'Emmaüs, habillés et équipés à la manière des pèlerins de Compostelle. Semblable figuration se retrouve dans des sanctuaires sur la route des pèlerins ; il en est une par exemple qui est conservée au Musée du Cloître à Tulle, que les experts datent du XVI^e siècle, peut-être même du XVII^e siècle (30). La statue de saint Jacques étant estimée aussi du XVI^e siècle, il semble bien que le panneau du devant d'autel soit de la même époque.

Autre souvenir : près de l'église le grand bâtiment

25

toujours dit « Ostaleria », hôtellerie où descendaient les pèlerins... et plus loin, sur la vieille route d'Ahetze à Saint-Pée, la ferme de cette hôtellerie : « Ostalerienborda » (24).

SAINT-PÉE ET IBARRON

Ces deux noms sont d'autant plus indissociables dans l'histoire que la communauté porta le nom de Saint-Pée d'Ibarron jusqu'en 1789. Pour la première fois cette appellation apparaît en 1233 dans le Livre d'Or ; elle s'appliquait au quartier actuel d'Ibarron, qui fut le noyau du village primitif, ayant chapelle et cimetière. Rien n'a encore permis de situer celle-ci ; elle ne devait pas être bien loin de la maison toujours dite « Apeztegui » (presbytère), au bord de la route, à gauche en venant de Saint-Jean-de-Luz, à l'entrée du quartier.

Déjà, au XI^e siècle, en 1007, Guillaume de Saint-Pée était une personnalité importante.

En 1240, Brunet, son descendant, seigneur de Saint-Pée, gentilhomme du Labourd, fut élu maire de Bayonne, mais ce n'est qu'en 1403 que les seigneurs de Saint-Pée obtinrent l'autorisation d'édifier une maison forte, qui attira la population à ses alentours. Selon la légende qui se transmet encore et que nous avons recueillie de la bouche de M. l'abbé Borotra, curé de la paroisse, pour se rendre à la chapelle à partir du château il fallait traverser la Nivelle sur deux ponts. Et il arriva qu'une dame se noya en allant à la messe, ce qui fit décider l'érection d'une église aux abords du château et, par le fait, rejeter dans l'ombre celle d'Ibarron.

Les pèlerins traversant ce quartier n'ont laissé d'autre souvenir que le pont sur la Nivelle au sujet duquel P. Dop (31) remarque : « au départ d'Ahetze vers Sare le chemin (des pèlerins) a un tracé fort large ; il traverse Ibarron et la Nivelle sur un beau pont en dos d'âne, à arche unique de grande envergure, un de ces ponts que, dans le pays, on qualifie de romains d'une façon courante, mais impropre. Celui-là porte à son extrémité nord sur l'un de ses parapets une niche abritant une statuette de la Vierge qui s'offre à la dévotion des passants et que ne devaient pas manquer d'invoquer les pèlerins avant de

26

s'engager dans la région sauvage qu'il leur fallait traverser avant d'atteindre Sare ».

Pour le plaisir des linguistes nous avons relevé dans un acte de 1637 « Petrus de Hiribarron ».

Dans l'église de Saint-Pée, remarquer au haut du rétable de l'autel latéral, de saint Joseph, une statue de saint Jacques en pèlerin, chaussé, au manteau orné de coquilles; à dire d'expert, elle serait du XVII^e siècle, de même que la Sainte-Madeleine dominant l'autel de la sainte Vierge et à laquelle nous avons plus haut consacré quelques lignes. D'ailleurs, selon les propres termes de l'érudit en la matière qu'est Eugène Goyheneche: « dès la fin du XIV^e siècle saint Jacques complète son équipement de pèlerin... souvent il est chaussé, à la différence des autres apôtres, pour bien marquer son caractère de voyageur... Toutes les effigies de ce saint au Pays basque datent du XVII^e ou du XVIII^e siècle » (32).

Cette approximation est très proche de l'année 1606 où l'église fut l'objet de très importantes réparations consécutives aux invasions dont le pays eut à souffrir, par exemple en 1523 du fait des Espagnols entraînés par Philibert de Chalon

27
—
Dans l'église, l'autel de saint Joseph était dédié à sainte Madeleine au XVII^e siècle; la preuve en est dans le registre des décès (Arch. locales) où s'inscrivent des dons faits à cet autel à l'occasion de services, par exemple en 1674 et 1676.

A cette époque et, peut-être antérieurement, existait un hôpital — « Ospitalea » — qui, en 1702, n'était plus qu'une maison louée donnant lieu à une prébende de 100 livres.

Dernier souvenir: dans un recoin de la grande et belle maison « Mariatoenia » (en face de la Mairie) a été récemment découverte une pierre portant en bosse la date de 1700, la devise « A la gloire de Dieu » ainsi qu'une coquille, cet insigne qui était réservé à ceux qui étaient allés à Compostelle et dut appartenir à la façade.

SARE

A la Place se retrouvaient les pèlerins venant soit d'Ibarron, soit de Saint-Pée par Amots; ils pouvaient se

reposer à « Ospitalea » près de l'église paroissiale et, plus loin, dans la direction d'Echalar, prier devant la statue de saint Nicolas (actuellement au Musée Basque) dans la chapelle qui était et est encore dédiée à ce saint (29).

Au XVIII^e siècle, ils passaient encore : témoin l'acte de décès mentionné dans les registres paroissiaux à la date du 23 juin 1754 au nom de « Jean-Baptiste Marcillac, natif de la paroisse de Blaire, au Diocèse de Clermont en Auvergne, revenant de Saint-Jacques en Galice, mort en notre hôpital » (34).

SAINTE-JACQUES-DE-SERRES

L'antique église a disparu ; elle était située à 200 m. environ de la route du côté opposé à la chapelle actuelle et presque en face de celle-ci. Sur son emplacement un bois avait grandi et c'est en le mettant en culture que le laboureur accrocha la charrue à ses fondations. Aujourd'hui il n'y est plus qu'un pré, mais reste le nom conservé traditionnellement par cette parcelle : « Eliza zaharra ». De précieux vestiges furent mis au jour lors de ce défrichement par M. Andiazabal, de la proche maison « Etcheberria », qui les mit à l'abri dans la nouvelle chapelle :

— une stèle, de pur style basque, où est sculpté le monogramme IHS, une croix s'appuyant sur la barre du H ; elle est datée de l'an 1598, ce qui la classe parmi les plus anciennes repérées par Louis Colas ;

— une petite stèle, sans doute celle de la tombe d'un enfant. Ses bords sont rectilignes et, ce qui la distingue particulièrement, c'est dans un angle de la partie supérieure, à droite d'une croix au centre, la sculpture d'un rond évoquant le soleil, qui se retrouve dans de très anciennes stèles (id. à Urrugne et sur la croix de Hendaye).

Il est encore impossible de savoir quand la vieille église fut délaissée, ni davantage quand la nouvelle, c'est-à-dire l'actuelle, fut construite. La date de 1786 apparaît sur le linteau de la porte d'une partie visiblement ajoutée à la première construction. A dire d'expert, l'autel, les chandeliers et, aussi, le tableau de Saint-Jacques, au-dessus de l'autel, ne datent, les premiers par leur style, le second par sa composition, que de 1820 environ. Cette

28

estimation correspond bien à une reconstruction consécutive à la guerre de 1813-1814.

A signaler le vieux bénitier que son style roman permet de rattacher à la première église, de même que d'étroites fenêtres.

SAINT-JEAN-DE-LUZ

Dans notre dernière communication nous avons mentionné l'hospice Saint-Jacques, qui fut fondé en 1644 « pour les pauvres et les pèlerins », mais nous avons malencontreusement omis de préciser que la statue de saint Jacques pèlerin, en bois polychrome, du XVIII^e siècle, fut, lors de sa démolition, transférée dans la grande salle de la Mairie, dont elle est un des plus beaux ornements.

CAMBO

29
—
Quoique hors des itinéraires jacobites les plus fréquentés, un pèlerin vint y passer et y mourir le 1^{er} mai 1730 : « Halen Kornock, natif de la paroisse de Plousery du diocèse de Saint Paul de Léon en basse Bretagne, pèlerin et venant de Saint-Jacques, avec des certificats. »

R. Poupel à qui nous devons cette information (33) suppose volontiers que ce pèlerin, ayant été surpris par la mort dans une maison située en bordure de la route de Bayonne, projetait de gagner ce port et de s'y embarquer pour la Bretagne.

Nous voici au terme de notre cheminement à travers le Labourd dans les pas des pèlerins ; pour mieux en conserver la trace et, aussi, pour répondre à l'appel exprimé par le commandant W. Boissel, en 1937, et récemment repris par E. Goyheneche (32) nous avons déposé au Musée Basque les photographies des statues de saint Jacques de Bidart, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Pée et celle de sa sculpture sur le fronton d'une porte de l'église d'Urrugne ; elles auront leur place dans la salle affectée à l'iconographie de Compostelle. Nous en avons également remis à l'Association des Amis de Compostelle, qui ne manquera pas de les faire figurer dans les expositions qu'elle organise régulièrement dans diverses villes de France.

Jean FOURCADE,
Urrugne.

BIBLIOGRAPHIE

1. — *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, n° 119, 1968.
2. — *Le pèlerinage de Compostelle*, par E. Lambert.
3. — *Le culte de Marie-Madeleine en Occident, des origines à la fin du Moyen-Age*, par V. Saxer, 1959 (Lib. Clavreuil à Paris).
4. — *Histoire de Gascogne et du Béarn*, par P. Courteault.
5. — *Gure Herria*, 1966, Martin Elso.
6. — *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 1841. Abbé Duvoisin.
7. — *Recherches historiques*. Abbé Pierre Haristoy.
9. — *Les paroisses du Pays basque*. P. Haristoy.
10. — *Cambo et ses alentours*, 1858. C. Duvoisin.
11. — *Le Guide du Pèlerin*, notes de Jeanne Vieillard, 1938.
12. — *L'art gothique en Espagne*. E. Lambert.
13. — *L'Eglise de Bayonne*. J.-B. Daranatz.
14. — *Dictionnaire des Eglises de France*. IIIA, 1967. R. Laffont.
15. — *Gure Herria*, 1965.
16. — *Recherches sur la Ville et l'Eglise de Bayonne*. Abbés V. Dubarrat et J.-B. Daranatz.
17. — *Lo que el rio vio*. Luis de Uranzu, 1955.
18. — *Fontarabie*. X. de Cardaillac, Bordeaux, 1896.
19. — *Gure Herria*, 1966, Martin Elso.
20. — *Gure Herria*, 1965, Docteur Urrutibéhéty.
21. — *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 1927, J.-B. Daranatz.
22. — *Curiosités du Pays Basque*. J.-B. Daranatz.
23. — *Gure Herria*, 1964, Louis Dassance et Eugène Goyheneche.
24. — *Gure Herria*, 1959 et 1960, M. Perusqui.
25. — *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 1916, J.-B. Daranatz.
26. — *Gure Herria*, 1956, M. Perusqui.
27. — *Bulletin du Musée Basque*, 1939. Angel de Apraiz.
28. — *Lès rues de Bayonne*. E. Ducéré.
29. — *Bulletin du Musée Basque*, 1937, Ph. Veyrin et P. Garmendia.
30. — *Revue « Compostelle »*, 2^e trimestre, 1969.
31. — *Bulletin du Musée Basque*, 1938.
32. — *Bulletin du Musée Basque*, 1965, Eugène Goyheneche.
33. — *Gure Herria*, 1968, Cambo.
34. — *Bulletin du Musée Basque*, 1938, P. Dop.

30

